Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☑ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☑ Showthrough / Transparence
- ☑ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

☑ Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

054
M573
Canadiana

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
CENTRE DE DOCUMENTATION DES LETTRES CANADIENNES-FRANÇAISES
FACULTÉ DES LETTRES

LE MENESTREL.

PARTIE LITTERAIRE.

VOL. I. QUEBEC, 11 JUILLET, 1844. No. 4.

SOMMAIRE :—LE RETOUR DANS LA PATRIE, (Poésie) ; UN SOUVENIR DE VOYAGE, (suite *et fin*) ; L'HIRONDELLE DU TROUBADOUR, (*Poésie*) ; LA BIBLIOTHEQUE MUSICALE DU DR. BIBLIOPHOBUS ; EPISODE DE LA DIVINE COMEDIE.

Poesie.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés !
Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans, enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de mes toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs !
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays ;
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais content.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux ;
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais, je puis mourir.
Salut à ma patrie !

P. J. DE BERANGER.

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

(*Suite et Fin.*)

LETTRE XV.

Attention, j'ai deux bonnes, deux grandes, deux étonnantes, deux fameuses, deux excellentes, deux délirantes nouvelles.

Premièrement, on me laisse les armes, je reste dans la lice, je suis encore du concours ! Ma peinture, toute mauvaise qu'elle me paraissait, m'a fait recevoir le neuvième ; le neuvième sur dix, ce n'est point ce qu'il y a de mieux, mais c'est égal, ça me fait admettre à la troisième épreuve : quand j'ai appris cette bonne fortune, j'ai sauté, j'ai battu des mains, j'ai crié comme un fou.

Ce jour-là tout me plaisait, tout me souriait, la vie me paraissait chose délicieuse. J'étais radieux, expansif et sentimental ; j'embrassais ma mère à satiété, je donnais des poignées de main affectueuses à toutes les personnes de ma connaissance. J'aurais fait des amitiés à tout le monde, et j'étais tenté d'arrêter les passants pour leur conter mon bonheur et mes espérances.

Je rencontrai justement Stanislas le journaliste ; je l'abordai, comme tu le penses bien, et ce fut une petite scène qui me fit bien rire quand je me la suis rappelée le lendemain.

« Eh ! bonjour, Stanislas, m'écriai-je ; comment ça te va, mon vieux ? toujours frais, élégant et vermeil ! tant mieux ! bravo ! tape là."

Et je présentai ma main pour serrer la sienne. Notre dandy, peu flatté de ma proposition, pinça les lèvres, fit un pas en arrière, et s'inclinant légèrement :

« Salut, monsieur," me répondit-il.

Cette réception ne me refroidit pas.

« Mon cher, continuai-je avec le même ton enthousiaste, j'ai eu un bonheur !.... ça m'a fait un effet.... Tiens, promenons-nous un peu ensemble ; je vais te raconter tout cela.

—Merci, merci ; nous n'allons probablement pas du même côté.

—Où vas-tu ?

—Par ici.

—Oh bien, c'est égal, restons là, je viens de marcher beaucoup, et je ne suis pas fâché de m'arrêter un peu.

—Suffit. Tu sauras, mon cher, que j'étais hier d'une humeur massacrante ; j'étais triste comme un bonnet de nuit ; j'avais le désespoir dans le cœur et la désolation dans l'âme ! Je concours pour le prix de Rome, et je me croyais battu, déconfit, enfoncé...Voilà-t-il pas que ce matin....

—Pardon, monsieur, me dit Stanislas en regardant précipitamment à sa montre ; je suis attendu à quelques pas d'ici par un jeune auteur dont je dois faire réussir les ouvrages ; je suis donc contraint de vous quitter à l'instant...."

Cela dit, notre fashionable s'enfuit et court encore.

J'ai réfléchi depuis que je portais ce jour-là une casquette, et que le grand personnage aurait craint probablement d'être compromis si on l'apercevait causant familièrement avec moi.

Je passe sous silence les réflexions que cette idée me fit faire sur le monde en général et sur les élégants en particulier ; et sans autre transition j'arrive à la seconde nouvelle que je t'ai promise en commençant.

La troisième épreuve, à laquelle je suis si content d'être admis, étant l'épreuve décisive, est, comme tu le conçois bien, très-grave, très-solennelle, très-importante. Ce n'est plus seulement une esquisse à faire, un torse à modeler, c'est un tableau dans toutes les règles. Chaque concurrent entre en loge, c'est-à-dire qu'on l'enferme dans un petit atelier isolé où il ne peut communiquer avec personne, où il se trouve seul avec sa palette, ses modèles et ses pinceaux. En entrant dans cet atelier chacun y trouve un chevalet dressé, une toile préparée et un morceau de papier sur lequel est indiqué le sujet de la composition.

Or c'est ce matin même que nous sommes entrés en loge. Je t'avouerai franchement que je n'étais plus aussi calme que l'autre jour. J'étais fort en peine de savoir quel sujet on allait nous donner. Je désirais quelque chose qui eût rapport à la piété filiale : j'aime tant ma mère, que les sentiments d'un fils me semblaient les seuls que je pusse traiter avec quelque avantage. Oh ! comme je regrettai qu'on ne nous eût pas conservé l'entrevue de Coriolan et de Véturie !

Hh bien, mon cher, on nous a donné mieux que cela. On nous a donné un sujet qui semble choisi tout exprès pour moi : ce n'est point le dévouement d'un fils pour sa mère, il n'y a même dans ce sujet rien de filial ; mais c'est un sentiment que ma position doit me rendre facile à exprimer, c'est la résignation dans la misère, c'est le sacrifice du pauvre, c'est *Job sur son fumier*.

Quel bonheur, Paul ! quel bonheur ! Pour bien rendre ce sujet, il faut connaître non-seulement la religion et les admirables leçons qu'elle donne et les sentiments sublimes qu'elle inspire,

mais encore la pauvreté et toutes les souffrances qu'elle impose et tous les dédains qu'elle attire. Or je connais tout cela, moi !

Ainsi la pauvreté, même ici-bas, m'aura servi à quelque chose. Les humiliations dont on nous à accablés après notre chûte ne me seront point inutiles ; les dédains des faux amis qui nous avaient flattés pendant notre prospérité vont m'inspirer et me faire réusir ! Merci, faux amis ! merci, pauvreté ! merci, mon Dieu ! merci !....

LETTRE XVI.

Mon Dieu ! Paul, que je suis malheureux !... Si tu savais quel coup poignant....désespérant... horrible !... Moi si gai et si content hier encore... ma pauvre mère.... nos espérances.... Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! ! !

Je ne me possède plus, j'ai la tête en feu, le cœur gonflé ; je pleure, je sanglotte, et rien ne me soulage.... Il faut que je t'écrive, cela me calmera peut-être un peu.

Hélas ! comment tracer des caractères ? Ma main tremble, les larmes m'aveuglent, les sanglots me secouent, je suis tout haletant sous la douleur qui m'étreint et qui m'oppresse. Ah ! Paul, Paul, je suis bien malheureux !

. . . . . .

Il faut que je t'écrive pourtant, je ne puis te laisser ignorer de pareilles peines, il faut que je décharge mon cœur dans le tien. Je m'en vais griffonner tant bien que mal ; si tu ne peux pas lire, tu devineras.

Depuis que nous sommes en loge, je n'ai jamais manqué un seul jour d'aller à l'Ecole des Beaux-Arts. Hier donc j'y suis allé comme de coutume, j'y ai même travaillé plus longtemps qu'à l'ordinaire. J'ai fini de masser tout mon tableau, et j'en ai sauté de joie, car la lumière m'a semblé bien distribuée, l'ensemble m'a paru d'un excellent effet....Que m'importe maintenant !

Je rentrai à la maison, très-content de moi, et je n'eus rien de plus pressé que de le dire à ma mère. Elle m'embrassa, je l'embrassai, nous échangeâmes quelques mots d'espérances, et puis, comme le diner était servi, nous nous mîmes à table, tout en parlant de l'avenir et bâtissant mille projets tous plus chanceux les uns que les autres.

Ton nom se trouva jeté au milieu de tout ce bavardage.

" Eh mon Dieu ! s'écria ma mère, ça me fait penser qu'il y a une lettre de lui pour toi."

Et se levant précipitamment, elle déposa sa serviette sur le dos de sa chaise.

" Qu'est-ce que vous voulez donc faire, ma chère maman ?

—La chercher.

—Vous me la donnerez plus tard.

—Non, non, je l'oublierais encore.

—Prenez la chandelle au moins.

—Pas besoin !

Et maman était déjà dans sa chambre, cherchant à tâtons, marchant à pas d'aveugle.

Je me levai pour l'éclairer, lorsque tout d'un coup j'entends le bruit d'un meuble dérangé, le choc d'un corps qui tombe, et un cri vif et perçant....

Je réponds à cri par un autre cri, je me précipite, et que vois-je ?.... ma mère étendue sur le parquet !

Son pied était pris dans une chaise, sa tête appuyait contre l'angle d'une commode, et du sang coulait sur son visage. A cette vue, je manquai de faillir.

" Maman ! maman !" m'écriai-je.

La lumière m'échappa des mains et s'éteignit... Vite, je cherchai de quoi la rallumer, je courus dans ma chambre, dans la salle à manger, dans la cuisine, renversant les chaises, les verres, les casseroles ; manquant de tomber à chaque pas ; et pendant ce temps-là, j'entendais ma mère qui m'appellait d'une voix sourde, et je distinguais ses plaintes languissantes et inarticulées qui ressemblaient an râle d'un mourant....

Enfin je trouvai du feu, j'allumai bien vite mon flambeau, et en deux bonds je me trouvai près près de ma mère.

" Me voilà !

—Ah ! Stéphane.... que je souffre.... que je souffre....

—Pauvre maman ! vous ne pouvez plus vous relever ? Ah ? Seigneur ! attendez."

Pour la relever, il fallait débarasser sa jambe de la chaise où elle se trouvait encore engagée ; j'y portai la main, et maman jeta un cri plaintif ; j'y allai le plus doucement qu'il me fut possible, mais ma pauvre mère n'en souffrit pas moins d'atroces douleurs ; elles furent telles, que la chaise une fois retirée, elle poussa une der-

nière plainte, une de ces plaintes prolongées qui vont au cœur et qui le brisent, puis elle s'évanouit !

" Maman... ma chère maman... répondez-moi... maman !!"

Rien !....

Je crus qu'elle se mourait; j'appelai du secours, je frappai du pied sur le plancher pour appeler les personnes qui se trouvaient au-dessous, personne ne me répondit. Alors je perdis la tête, je parcourus nos appartements en criant de toutes mes forces, et, ouvrant une de mes fenêtres :

" Au secours !... c'est pour ma mère, au secours ! au voleur ! au feu !"

Ces cris d'alarme remuèrent toute la maison, la plupart des locataires accoururent, et je me jetai à leur rencontre :

" Messieurs, messieurs, mes chers messieurs, ma mère se meurt, ma mère vient de se tuer en tombant... ah ! !"

Ne pouvant en dire davantage, je leur montrai ma pauvre maman étendue sur son lit, pâle, décolorée, les yeux fermés, le front sanglant et la bouche entr'ouverte. Tout le monde l'entoura, quelques personnes lui tâtèrent le pouls, d'autres me demandèrent des explications, la portière courut chercher un médecin.

Le docteur arriva bientôt.

" Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en entrant.

—Monsieur, c'est une pauvre dame qui s'est tuée en tombant dans sa chambre.

—Comment, tuée !"

Il était près de la malade, il examina la plaie qu'elle avait à la tête et palpa la poitrine.

" Heureusement, poursuivit-il, que ces sortes de morts ne sont point difficiles à ressusciter; donnez-moi une plume."

Il brûla cette plume sous les narines de ma mère, et presque aussitôt elle se remua, respira par saccade, ouvrit les yeux et fit entendre une plainte.

Jamais plainte ne fit tant de bien à ceux qui l'entendirent. Moi je l'accueillis avec transport, tout le monde l'entendit avec plaisir, chacun me félicita, me consola, m'assura que ce ne serait rien, et se retira en me proposant des services.

Le docteur, resté seul avec moi, commença un sérieux examen.

" Où souffrez-vous, madame !

—Ma jambe, monsieur, ma pauvre jambe !

—Voyons."

Il découvrit la jambe indiquée, en approcha la lumière, et dès qu'il l'aperçut je le vis pincer les lèvres et froncer les sourcils. A partir du pied jusqu'au-dessus du genoux, la jambe était énormément gonflée, sa peau livide et distendue présentait ça et là quelques plaques noirâtres ; du reste, aucune plaie ne se montrait à l'extérieur, pas une goutte de sang n'en était sortie.

" Ce n'est qu'enflé," dis-je à demi voix, feignant de m'adresser à ma mère, mais dans l'espérance d'obtenir du médecin une réponse et une explication.

Celui-ci ne me répondit pas, et tout palpitant, je le fixai avec inquiétude....

Je tachais de lire dans ses yeux, j'étudiais tous les traits de son visage, je suivais tous ses mouvements.

Il promena d'abord la main sur toute la partie malade, puis, malgré les cris de ma mère, il lui prit le pied d'une main, la jambe de l'autre, remua tout doucement l'un sur l'autre et écouta avec attention.

" La crépitation est manifeste ! murmura-t-il en reposant le membre sur le lit.

—Eh bien ?...

Eh bien ! la jambe est cassée... il faut y appliquer des compresses d'eau blanche. Je reviendrai demain matin, et nous verrons si, malgré la contusion, on peut appliquer un appareil."

Puis prenant son chapeau il voulut se retirer ; je m'élançai à sa suite, et dès que nous fûmes hors de la chambre de ma mère :

" Monsieur, un mot, de grâce !"

Je le saisis par le bras et le serrai avec anxiété.

" Voyons, monsieur, qu'en pensez-vous ?

—Je ne puis rien dire encore.

—Oh si ! si !... au nom du Ciel, monsieur, je vous en prie, je vous en conjure, dites-moi la vérité, je suis prêt à l'entendre, dites ? Est-ce bien inquiétant ? bien dangereux ?

—Je ne puis vous dire.

—Est-ce qu'une jambe cassée...

—S'il n'y avait qu'une fracture pure et simple, mais cette complication, cet énorme épanchement.... cette affreuse contusion..."

A ces mots un frisson me secoua, une crainte horrible me frappa au cœur.

" C'est mortel peut-être !...

—C'est-à-dire.... Tenez, jeune homme, nous reparlerons de cela plus tard."

Et il me laissa là avec mes larmes, mes instances et mes incertitudes !

Je suis revenu près de ma mère, je me suis établi son garde-malade, et c'est en veillant près de son chevet que je t'écris cette lettre. Ma mère est là, sous mes yeux, je la vois, j'entends ses plaintes, ses plaintes qui me déchirent le cœur, et que je tiens à entendre pourtant ; car si elle se tait, si elle s'assoupit un instant, le silence me fait trembler, son sommeil me fait peur, je crains qu'il n'y ait point de réveil, et à chaque instant j'examine, tout palpitant, si elle vit et si elle respire.

Juge combien je dois souffrir, mon cher Paul.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour faire mon sacrifice ; je n'ai pu y parvenir. Il me semble que je sacrifierais facilement tout le reste ; la gloire, la fortune, la réputation, la vie même, mais ma pauvre mère que j'aime tant !

Hélas ! Paul, lorsque nous fûmes ruinés, je te disais que la pauvreté était le pire des malheurs ; combien je me trompais ! la pauvreté est supportable, elle est souvent avantageuse, elle est douce même quelquefois ; ce qui est affreux, déchirant, insupportable, c'est la séparation, c'est la mort !.... Adieu.

LETTRE XVII.

—

Dès que j'ai revu le docteur, je l'ai pressé de s'expliquer sur l'état de ma mère, je l'ai supplié avec tant d'instances, que j'en ai enfin obtenu une réponse :

" Ecoutez, jeune homme, la fracture de madame votre mère ne m'inquiéterait nullement, sans cette vaste tuméfaction qui la complique. Cette tuméfaction est due à un épanchement ou bien à l'inflammation : si ce n'est qu'un épanchement, l'absorption pourra l'enlever, la faire disparaître, nous sommes sauvés ; mais si c'est de l'inflammation, la suppuration finira par s'établir, une plaie considérable s'ouvrira au-dessus de la fracture, nous aurons de graves accidents à craindre."

On ne pourra savoir cela que dans quelques jours. Quelle perplexité !

LETTRE XVIII.

—

Je tombe de fatigue, il y a trois jours que je n'ai fermé l'œil. Maman est encore dans le même état, sa jambe est un peu diminuée ; mais la tuméfaction n'a pas encore revêtu de caractère tranché.

Le médecin m'a ordonné d'aller coucher, et comme je ne voulais point laisser ma mère toute seule, il est allé lui-même chercher une garde-malade.

Je vais me mettre dans mon lit pour lui obéir ; mais je suis bien certain que je ne dormirai point.

Aie pitié de moi, mon cher Paul, plains moi et prie pour moi, ou plutôt pour elle...pauvre chère maman....

LETTRE XIX.

—

C'est de l'inflammation !....le medecin vient de me l'avouer...Il va tâcher d'en prévenir les accidents ; mais...hélas !...je me vois déjà orphelin. Je ne puis pas pleurer...j'étouffe.

LETTRE XX.

—

Je voulais laisser là mon concours, j'étais trop tourmenté, je n'avais plus de désirs, plus de goût, plus d'ambition : que m'importait le prix de Rome si je devais rester seul ?

Ce matin, maman, se trouvant un peu plus calme, m'appela près de son lit, et prenant une de mes mains dans les siennes :

" Et bien, Stéphane, me dit-elle, où en est ton concours ?

—J'y ai renoncé, maman.

—Comment ! après avoir si bien commencé ?

—Comment voulez-vous que je travaille... dans la position où vous êtes...

—Qu'ont de commun ma position et ta peinture ?

—Ah ! maman !

—Stéphane, tu n'es point raisonnable...l'accident qui m'est arrivé ne m'est arrivé que par la permission de Dieu, il en adviendra ce qu'il a décidé dans sa sagesse...il ne faut pas que cela t'affecte au point de te dégoûter de tout, de te faire oublier ton avenir....Je veux que tu retournes à ton concours, mon enfant.

—J'y retournerai, ma chère maman.

—A la bonne heure. Applique-toi bien, mon enfant ; tâche de réussir, je serais si heureuse de tes succès, il me semble que la joie me ferait guérir tout de suite, si je te voyais obtenir le grand prix. "

Une heure après, j'étais à ma loge, travaillant avec une verve et une exaltation que tu dois concevoir ; tout mon sang bouillonait, mon visage était en feu.

" C'était pour faire plaisir à ma mère, " me disais-je et je me sentais inspiré ; j'allais, j'allais, j'allais avec une vivacité fièvreuse, je jetais la couleur sur la toile avec une hardiesse étonnante, je promenais mon pinceau avec un aplomb de grand maître, jamais de ma vie je n'ai peint aussi vite.

LETTRE XXI.

La jambe de ma mère s'est ouverte aujourd'hui. La garde-malade, qui n'en savait point les conséquences, me l'a appris sans aucune précaution ; je crois qu'elle ne m'aurait pas fait plus de mal si elle m'eut dit :

" Votre mère vient de mourir, "

Tout mon sang s'arrêta, un nuage me passa devant les yeux, et chancellant comme un homme ivre, je me retirai dans ma chambre pour cacher mes craintes et ma douleur.

J'y étais depuis quelque temps, jeté sur ma chaise, les deux mains dans mes poches, la tête penchée sur ma poitrine, l'imagination pleine de pensées lugubres et sombres, lorsque ma porte s'entrebâillant avec un certain craquement qui lui est ordinaire me fit lever la tête.

J'aperçus un respectable Ecclésiastique qui me salua d'un bonjour affectueux et d'un soupir de compassion.

" Comment nous portons-nous, mon bon Stéphane ?

C'était le confesseur de ma mère, le Père Hudon que tu as connu lors de ton séjour à Paris.

Tu te rappelles sa douce figure, son aimable physionomie, son port majestueux et sa noble démarche. Il s'avança vers moi d'un air si gracieux et si digne, que l'on eût dit un ange de consolation descendu du ciel pour essuyer mes larmes.

Il s'assit près de moi et engagea la conversation, une de ces conversations à demi-voix où l'âme s'épanche si doucement, où l'on parle de tout avec émotion, où même les choses insignifiantes font pleurer.....

Nous avons parlé de ma mère, de nos malheurs, de la peinture, de mon avenir, de tout. Le bon père soupirait avec moi, concevait tous mes regrets, partageait toutes mes craintes, et mêlait ses larmes aux miennes. Il me fortifiait de sa propre force, il me ranimait comme un oiseleur réchauffe un oiseau en le mettant dans son sein ; il me donnait une partie de sa foi, et me prenait une partie de mes peines, admirable échange qui me rendit résigné.

Adieu, mon cher Paul.

LETTRE XXII.

Le concours est terminé, mon *Job sur le fumier* est achevé et remis au jury. Est-il bien ? est-il mal ?..... Je n'ai point eu le temps d'y regarder.

Maman ne va pas bien : sa plaie augmente tous les jours. Elle baisse, elle baisse.... Si tu la voyais, mon pauvre Paul, je suis sûr qu'elle te ferait peur.

LETTRE XXIII.

Le Père Hudon est encore venu me voir il y a deux jours ; le bon père a été plus charmant que jamais, il m'a convaincu avec sa douce et chaleureuse éloquence et il m'a préparé à tous les sacrifices. J'en avais bien besoin !

A peine il m'avait quitté, que le médecin vint me trouver et me dit :

« Madame votre mère va plus mal... il nous reste peut-être une dernière ressource... Je voudrais une consultation.

—Tout ce que vous voudrez, monsieur le docteur ; choisissez-vous même les médecins qui vous conviennent, ceux qui vous inspirent le plus de confiance, et envoyez-les chercher.

—Je vais les chercher moi-même." me dit-il. Ils revint bientôt avec deux de ses confrères. Ils examinèrent la malade avec le plus grand soin, l'interrogèrent de toutes les manières et allèrent s'enfermer dans ma chambre pour discuter ce qu'il y avait à faire.

J'aurais bien désiré assister à cette discussion, je le demandai avec instance, mais ces messieurs ne voulurent jamais y consentir ; ils me repoussèrent avec une dureté toute médicale.

Après une grande demi-heure qui me parut plus longue qu'une demi-journée tout entière, les deux étrangers se retirèrent, et notre médecin m'appela.

Il commença par me faire asseoir et il eut raison, car je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes ; mon cœur battait si fort, qu'il semblait prêt à sortir de ma poitrine.

« Je vous avertis d'abord, me dit-il, qu'il vous faut un peu de courage pour entendre ce que j'ai à vous dire.

—Dites, monsieur, dites, je suis prêt à tout.

—Madame votre mère n'est point bien... elle n'est point bien du tout. Ce que je redoutais dans le principe est malheureusement arrivé ; une large plaie s'est ouverte au-dessus de la fracture, et dans de pareilles conditions la consolidation est impossible, sa jambe est incurable...."

Il s'arrêta un instant, moi je poussai un long soupir, et il se fit un silence significatif.

« D'un autre côté, poursuivit le docteur, la suppuration est telle aujourd'hui qu'elle ne peut tarder à occasionner une résorption purulente qui emporterait la malade.

« Nous n'avons plus qu'une ressource, encore est-ce un moyen violent, un moyen extrême que je propose, parce que c'est mon devoir de le proposer, mais que je n'emploierai qu'en tremblant :

« 1° Parce que madame votre mère étant d'un tempérament peu robuste, et se trouvant de plus affaiblie par les souffrances de ces jours passés, n'aurait probablement pas assez de force pour supporter ce remède ;

« 2° Parce qu'il est un peu tard et que la résorption que nous voulons prévenir peut déjà être commencée ;

« 3° Enfin parce que, même dans les conditions les plus favorables, le moyen en question est dangereux et redouté.

« Mais ce moyen est le seul maintenant qui nous offre quelques chances de succès, il est le seul qui puisse nous permettre encore quelque espérance... c'est l'amputation.

—L'amputation ! la jambe coupée ! vous couperiez la jambe de ma mère ! ah ! monsieur, monsieur...

—Nous n'en viendrons là, bien entendu, que si la malade y consent ; je tenais à vous avertir, parce que cela vous intéresse presque autant qu'elle ; maintenant je vais en faire la proposition à votre mère."

Le docteur me quitta : je poussai quelques exclamations et je fondis en larmes, puis je me jetai à genoux. Je restai longtemps en prière, et j'en retirai un peu de consolation.

La garde-malade vint m'avertir que ma mère voulait me parler. J'essuyai mes larmes, je m'armai de courage, et je me rendis près d'elle aussitôt.

—Mon Stéphane, me dit-elle d'une voix éteinte... j'ai une grâce à te demander...

—Laquelle, ma chère maman ?

—Tu sais que je t'aime, mon enfant... mon seul regret en quittant ce monde sera de te quitter avec et de t'y laisser seul... J'aurais bien voulu vivre encore quelques années... j'aurais bien désiré guérir à cause de toi... le médecin vien de me proposer un moyen..."

Je poussai une douloureuse exclamation qui voulait dire : je connais ce moyen.

« Oh ! je m'y serais résignée, poursuivit ma mère, s'il devait être efficace... les souffrances ne me font pas peur... mais c'est un moyen si chanceux... si peu sûr... Stéphane, permets-moi d'y renoncer et de mourir..."

Je ne pouvais répondre. Je saisis la main de ma mère, je la couvris de baisers et de larmes, et j'éclatai en sanglots. A la fin pourtant je trouvai la force de faire définitivement mon sacrifice et en levant les mains au ciel :

« Mon Dieu, mon Dieu, m'écriai-je, que votre volonté soit faite et non la mienne !

" —C'est bien, mon enfant," me dit ma mère.

Un sourire de satisfaction passa sur ses lèvres décolorées, son front devint radieux, ses yeux semblèrent se ranimer, puis ils s'abaissèrent dévotement, ses deux mains décharnées se joignirent, et ses lèvres murmurèrent des prières ; elle se préparait à la grande affaire.

Le soir elle demanda et reçut les derniers sacrements avec une ferveur de prédestinée.

Ce matin vers cinq heures, se sentant excessivement faible, elle me fit approcher pour me donner sa bénédiction ; elle posa sur mon front une de ses mains déjà glacée, et fesant effort pour tirer de sa poitrine mourante quelques paroles inarticulées :

" Sois béni, mon fils, me dit-elle.... puisse cette bénédiction te couvrir et te protéger dans ce monde dangereux où tu vas te trouver seul... Sois toujours bon, sois toujours pur...songe que la vie est bien peu de chose...que la gloire de ce monde n'est rien...Adieu, mon Stéphane ; je sens la vie qui m'échappe...je vois l'éternité qui s'entr'ouvre...je t'attends là-haut..... Adieu."

Elle demanda son crucifix, le colla sur ses lèvres et exhala son dernier soupir.

Quelques heures après, je reçus une lettre de mon professeur ; il m'avertit que le concours est jugé, et que j'ai obtenu le prix de Rome...

(FIN DES LETTRES.)

" Eh bien ! après, après ? " m'écriai-je effrayé de ne plus rien trouver.

Les lettres que M. B... m'avait prêtées finissaient là. Je cherchai sur la table, par terre, partout, pour voir s'il n'y en avait pas de tombée ; rien nulle part.

" Plus de lettres ! vous n'avez plus de lettres ? vous n'en avez pas reçu depuis ce temps-là ?

—Pas une seule, me dit M. B...en poussant un profond soupir.

—Ah ça, mais il vous laisse au plus intéressant de son histoire...Pauvre jeune homme ! Ainsi vous ne savez ce qu'il est devenu depuis la mort de sa mère ?

—Si fait.

—Comment, si fait ?

—Mais..."

M. B.... se leva et vint examiner les lettres que j'avais entre les mains.

" Eh mon Dieu ! s'écria-t-il, il vous manque les trois dernières.

—Ah ! ah !

—Je me rappelle maintenant que je les ai prêtées a un jeune ecclésiastique qui ne me les a pas encore rendues.

—Aussi, je disais !

—J'en suis fâché ; ah ! vraiment, j'en suis fâché, monsieur, ce sont les trois plus touchantes, les trois plus belles ; elles renferment tout ce que la foi a de plus vif, tout ce que la piété a de mieux senti ; Stéphane y déploie sa belle âme, il y explique sa vocation...

—Sa vocation !

—Certainement, sa vocation. Stéphane n'est plus artiste maintenant ; il a foulé aux pieds toutes les gloires, toutes les vanités du monde, il s'est rappelé les dernières paroles de sa mère, et . . . . . "

—Il n'est donc point allé à Rome ?

Il est allé a Rome, mais au lieu d'y faire de la peinture, il est entré dans la Compagnie de Jésus.

—Il est Jésuite ! . . . . . .

. . . . . .

ÉPILOGUE.

Nous étions de retour à Paris. Un soir d'hiver, William était chez moi, et nous causions au coin du feu de notre bon voyage de Bretagne ; c'était une de ces charmantes petites soirées de jeunes gens où chacun se met à son aise, où les cœurs sont à découvert, où l'on cause et l'on babille tant qu'on veut. William était étendu sans façon dans mon grand fauteuil à la Voltaire, et moi, en maître de maison et pour compléter la soirée, je faisais bouillir de l'eau, je préparais une théière, du sucre et des tasses..... William aime le thé comme un milord anglais.

" Si nous avions des petits gâteaux pour manger avec notre thé !

—L'idée est ingénieuse.

—Qu'est-ce qui va en chercher alors ?

—Pas moi.

—Ni moi.

—Tirons au sort ?"

Nous tirâmes à la plus belle lettre. William eut un V, et je partis d'un éclat de rire ; mais, hélas ! je tombai sur un Y, et je courus chez le pâtissier chercher deux ou trois brioches et une demi-douzaine de biscuits. Le tout fut enveloppé dans un vieux morceau de journal. Or, ce vieux morceau de journal contenait une fin d'article signé *Stanislas*. Cet article avait justement rapport à la vocation de Stéphane qui fit un certain bruit dans le monde. Bien que ce ne soit qu'un lambeau, il peint si bien les idées et les mensonges du journaliste, c'est un échantillon si curieux de ses grandes phrases et de ses mots excentriques, que je ne puis m'empêcher de vous le soumettre : le voici tel qu'il nous est tombé sous la main :

Ce coin était déchiré

. . . . . *Un artiste aimé*
. . . . . *au superlatif du talent*
. . . . . *sous le ciel, hélas ! a disparu !*
Un soleil tout brillant de jeunesse et de succès vient de cacher ses rayons resplendissants sous l'horizon grisâtre de préjugés ténébreux ! Stéphane, avec son goût de Parisien, sa touche de colibri, sa gracieuseté de colombe, sa majesté de pyramide, Stéphane, le Raphaël en bouton, Stéphane, que l'Institut venait de couronner et d'envoyer paternellement à Rome, ; Stéphane, est mort vivant !... Ses pinceaux se sont brisés, et pendant une nuit triste et sombre comme le désespoir, ils se sont changés en une discipline de moine !... Le flambeau de sa réputation venait de s'allumer ; déjà il scintillait, il éclairait, il brillait, et voilà que tout à coup il l'étouffe sous l'éteignoir du cloître... Oh ! les hommes ! oh !... les destinées ; ô mystérieux mystères ! !...

Moi, je l'ai connu ce jeune homme, j'ai vu briller ce rubis, j'ai pu sentir cette fleur, j'ai savouré le nectar de sa douce et courte amitié. Le hasard nous fit rencontrer dans le chemin tortueux de la vie ; dès que je l'aperçus, je me sentis entraîné vers lui par un aimant irrésistible. Des flatteurs m'ont expliqué cette attraction par cette grande loi du monde : Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Ah ! plaise à Dieu qu'ils aient dit vrai !

C'était un chef-d'œuvre d'homme que mon ami ; si vous aviez vu sa figure olympienne, son front jupitérien, son nez d'albâtre, sa bouche de rose et ses grands yeux noirs, qui, légèrement enfoncés dans leurs orbites, semblaient deux lampes ardentes brûlant sans cesse devant le sanctuaire du génie...

Je me rappellerai toute ma vie le jour où je le revis après plusieurs années d'absence ; quelle douce surprise, quel tendre plaisir à serrer cette main amie et habile ! Stéphane était pauvre comme tous les grands hommes, l'indigence jetait sur lui une teinte de mélancolie, un vernis d'intérêt, une couche d'idéal et de romantisme qui m'allait à l'âme et me le rendait mille fois plus cher ! J'aimais à l'avoir à mon bras ; c'était ma parure, mon bijou, le bouquet de violette que nos élégants mettent à leurs boutonnières....

Hélas ! nous ne le reverrons plus, l'ange s'est mis à l'écart et a caché sa tête sous son aile.

Entraîné par le parti prêtre, et sous sa jésuitique influence, il s'est retiré du monde, il a pris le froc. De profundis.... *S'il fut venu nous demander conseil, nous lui eussions dit : Reste aux beaux-arts, mon ami, nous te promettons gloire et fortune ; partage notre aisance et nos plaisirs.... Mais il est allé s'enterrer dans un couvent ; il a cru trouver le bonheur dans le malheur....Ainsi soit-il.*

STANISLAS.

Or, Stanislas a fini ses jours à l'hôpital, et Stéphane est mort heureux et prédestiné.

AIME ZAGHELLI

— FIN. —

Poesie.

L'HIRONDELLE DU TROUBADOUR.

Zéphyr, du souffle de son aile,
A triomphé de nos frimas ;
La terre de fleurs étincelle :
Tout revient, et mon hirondelle
Ne revient pas.

Par ses compagnes plus constantes
J'entends saluer le matin,
J'ai vu leurs troupes tournoyantes
Effleurer les eaux transparentes
Du lac voisin.

Oiseau de longue connaissance,
Ah ! dis-moi, quand reviendras-tu

Me ranimer par ta présence ?
Je suis, hélas ! de ton absence
Tout abattu.

Tu sais combien ma joie éclate
Quand tu reparais sous nos cieux ;
Quand l'anneau d'étoffe écarlate,
Qui ceint ta jambe délicate
Brille à mes yeux.

Nul autre mortel, je t'assure,
Ne t'offrira meilleur destin ;
J'étais presque de ta nature,
~~Vous~~ Nous partagions même toiture
Et même pain.

Pour te recevoir, ma fenêtre
Est toujours ouverte à demi ;
Qui peut t'empêcher d'y paraître ?
Crains-tu de retrouver un maître
Dans ton ami ?

Non, tu ne m'es pas infidèle :
Les serres d'un cruel vautour
T'auront d'une étreinte mortelle
Surprise, ô ma pauvre hirondelle !
A ton retour ;

Ou, volant à perdre courage,
Pour traverser d'immenses eaux,
Sur quelque perfide équipage
As-tu rencontré l'esclavage
Pour le repos ?

N'a-t-il pas craint pour son navire,
L'impitoyable ravisseur ?
Car j'ai toujours entendu dire,
Oiseau du ciel, que de te nuire
Porte malheur.

Hélas ! dans la campagne immense,
La fleur va faire place au fruit,
De jour en jour l'été s'avance,
Et de te revoir l'espérance
S'évanouit.

Ma voix, si joyeuse et si vive,
N'aura plus que de tristes chants ;
Infidèle, morte ou captive,
Ta perte la rendra plaintive
Pour bien longtemps.

REBOUL.

(Notice sur Reboul.)

Reboul (Jean) poëte et boulanger, naquit à Nîmes, vers le commencement de ce siècle.

Ceux qui sans aller plus avant, ont ouï parler d'un boulanger de Nîmes, lequel fait des vers après avoir fait des petits pains, se sont imaginés peut-être que ce rimeur étrange n'est qu'une sorte de Maître Adam, et qu'il n'y a de changé que la boutique ; ceux-là se trompent du tout au tout : M. Reboul est un boulanger, il est vrai, mais il est poëte aussi, et grand poëte. Ce qui fait le chantre inspiré, le *vates* à l'esprit divin, à la voix haute et retentissante, comme dit Horace, ce qui caractérise les hommes de la famille de Corneille et de Racine, de Hugo et de Lamartine, cette diction abondante et riche, ces images neuves et hardies, ces peintures saisissantes et vraies, ces habitudes si ouvertement littéraires, cette pureté transparente, cette exquise harmonie de style, cette pittoresque forme de langage, cette élévation de sentiment : voilà ce qui caractérise aussi M. Reboul.—Quelques incorrections de style, quelques fautes de langage, qui se rencontrent dans le volume de *Poésies* et dans le poëme du *Dernier Jour* surtout, loin d'exciter la critique, doivent être passées avec indulgence, si l'on songe à la condition du poëte.

LA BIBLIOTHEQUE MUSICALE

DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS.

Le docteur Bibliophobus est un petit homme que l'on voit descendre tous les matins du quartier Saint-Georges, pour aller bouquiner sur les quais à partir du Pont-Royal jusqu'au pont de Notre-Dame. Vous le reconnaîtrez aisément à sa redingote bleu de ciel, son chapeau gris à larges bords, sa cravate blanche, ses culottes courtes, couleur biche, ses bottes à revers laissant voir des bas chinés, son gilet à fleurs et vignettes, sous lequel descendent de chaque côté deux longues chaînes de montre, l'une en or, l'autre en acier, au bout desquelles pendent de nombreuses breloques, son parapluie vert-pâle passé horizontalement sous son bras, mode assez incommode aux passants, et enfin ses lunettes d'or posées habituellement sur son nez, à moins que le savant docteur n'examine un bouquin, auquel cas il les relève sur son front. On ne sait pas au juste l'âge du docteur Bibliophobus. Tantôt on ne lui donnerait que soixante ans, tantôt il semble en avoir quatre-vingt-cinq ou six. Mais ceux qui le connaissent depuis longtemps disent qu'il est toujours ainsi. Cependant, malgré la vivacité et l'ardeur de son esprit, et sa passion

toujours croissante pour les livres, il dit qu'il se fait vieux, se plaint de quelques infirmités, et assure que sa main tremble en écrivant. Aussi a-t-il fini par accepter ma proposition souvent réitérée de me prendre pour secrétaire. Il est bien vrai que ses amis, qui vont contempler sa bibliothèque, admirer ses éditions, le flatter sur le goût de ses reliures, et lui faire raconter des anecdotes musicales, l'ont engagé plusieurs fois à écrire les mémoires de sa bibliothèque, en ajoutant avec un grand sérieux que cet ouvrage comblerait une lacune dans la bibliographie et fournirait des documents précieux à l'histoire de la musique du XIXe siècle. Il a cédé sans peine à ce vœu, a rassemblé ses notes, et, dans la première séance, m'a dicté l'avant-propos et les deux premiers chapitres que l'on va voir. Je n'ai pas éprouvé peu de difficulté à résumer en peu de mots ses longs discours, à élaguer les inutilités, et à rendre le tout dans un langage intelligible. Il m'a fallu de rudes efforts d'esprit pour combiner la tâche de traducteur avec celle d'arrangeur, tout en conservant à chaque pensée son tour original et sa physionomie naturelle.

Des gens scrupuleux à l'excès m'accuseront peut-être d'un manque de délicatesse répréhensible, en voyant que je publie un travail à l'insu et sans le consentement de son auteur. Ce reproche aurait quelque fondement si le docteur Bibliophobus devait avoir à souffrir de mon indiscrétion. Mais, comme il ignorera toujours que je trahis sa confiance, attendu qu'il ne lit, en fait d'écrits périodiques, que les bulletins bibliographiques du libraire Techener, et, en fait de brochures nouvelles, que les catalogues des ventes de livres, je passe outre et m'absous moi-même en pensant aux avantages que le monde musical doit retirer de ces savantes et précieuses communications :

Il est avec le ciel des accommodements.

J. D'ORTIGUE.

Essai sur l'origine, les progrès, les transformations, les révolutions et la décadence de ma Bibliothèque,

PAR LE DOCTEUR BIBLIOPHOBUS.

AVANT-PROPOS.

L'auteur éprouve le besoin de supplier humblement le public de ne pas confondre ce livre avec l'ouvrage de Montesquieu, intitulé : *De la Grandeur et de la Décadence des Romains*. Quelque analogie que présente, au premier coup d'œil, son travail avec celui du grave publiciste, il peut assurer qu'il y traite de matières absolument différentes. Et, pour couper court d'avance à tout reproche de plagiat de sa part, à quoi il serait très sensible, il ne fait nulle difficulté de déclarer que le livre de Montesquieu lui est parfaitement inconnu, qu'il ne l'a non seulement jamais lu, mais encore jamais feuilleté, attendu que Montesquieu et lui ne naviguent pas dans les mêmes eaux.

Après cela, pour ce qui est de l'élévation des pensées, de la profondeur des vues, de la richesse des développements, de l'harmonie et de la concision de la forme, de l'énergie du style, si l'on trouve quelque ressemblance entre cet essai et l'opuscule de Montesquieu déjà cité, l'auteur ne s'en offensera pas, bien persuadé qu'aux yeux des gens sensés, cela s'expliquera tout naturellement par cet adage emprunté à la sagesse des nations : *Les grands esprits se rencontrent*.

L'auteur devait au public ces quelques mots d'explication, et pour lui-même, et pour un assez grand nombre d'amis, aussi sincères qu'éclairés et judicieux, qui, depuis long-temps, le sollicitaient jusqu'à l'importunité de publier un ouvrage d'une haute portée, selon eux, surtout entièrement neuf, et qui ont fini par faire violence à sa modestie.

CHAPITRE I.

Où l'on met en relief les trois acceptions du mot *département*.

Ma bibliothèque, ainsi que la bibliothèque royale, est divisée en plusieurs départements ; le département des imprimés, le département des manuscrits et le département des estampes. Quant au cabinet des médailles et des antiques de la rue de Richelieu, je ne sais vraiment s'il faut le compter au nombre des départements ; ce n'est, selon moi, qu'une fastueuse superfétation, très bien placée dans un monument public, dans un musée, mais sans rapport aucun avec ce qu'on nomme proprement une bibliothèque.

Je suis bien aise de donner d'abord une idée de la principale division de la mienne pour épargner aux visiteurs obligeants une méprise pa-

reille à celle que commit un curieux qui, tout frais débarqué de sa province, alla voir la bibliothèque royale. Comme je ne suis pas pressé et que j'aime à raconter, je vais vous narrer la chose.

Notre provincial entre donc dans la grande cour, tourne à droite, prend le grand escalier, et traverse une grande salle. Il aperçoit au fond un personnage vêtu d'un habit bleu, brodé d'argent, et d'un gilet rouge. Bon, se dit-il, voici le bibliothécaire en chef. Il s'approche, le salue profondément à trois reprises, et lui expose que son désir le plus vif est de parcourir ce magnifique établissement dont la renommée est venue jusqu'à lui.

Le frotteur, car tel était l'emploi de ce personnage, se contente d'adresser cette question laconique au nouveau venu : quel département ?

—De la Somme, Monsieur.

—Bête de somme, se dit tout bas le frotteur, sans se douter qu'il faisait un calembourg. Puis, tandis que le provincial se mettait en devoir de chercher son passeport dans sa poche, comme si un gendarme lui avait demandé de justifier de ses nom, prénoms, qualités, âge et profession : *Notre* établissement, reprit d'un ton quelque peu hautain, le garçon de salle, *notre* établissements est divisé en plusieurs départements, car, de même que le royaume compte quatrevingt-six départements, la bibliothèque royale compte le département des imprimés, celui des manuscrits, celui...

—Monsieur, je désire voir tous les départements.

—A la bonne heure, murmura à voix basse le frotteur ; vous faites bien, car ne il paraît pas que vous soyez souvent sorti du vôtre.

Puis, haussant la voix : Voyez, Monsieur, filez droit devant vous.—Voilà la statue de M. de Voltaire ; plus loin les pyramides d'Egypte ; au fond les médailles, les camées, les armures ; à droite le Parnasse français ; là-bas, dans l'autre aile, les globes, le zodiaque... Que le diable t'emporte !

CHAPITRE II.

Dans lequel il appert qu'il fut un temps où Mozart était parfaitement inconnu en France.

Je n'ai pas acquis ma bibliothèque au moyen d'un héritage ; cela est trop trivial et trop facile ; quand je dis facile, j'entends pour ceux qui n'ont que la peine d'hériter. Je ne suis point de ces sots fortunés, et j'en suis bien aise, car si j'avais hérité d'une bibliothèque, j'aurais probablement hérité d'autre chose ; si j'avais hérité d'autre chose, je serais riche ; si j'étais riche, je serais un homme blasé, fini, sans passion et sans enthousiasme ; et si j'étais un homme sans enthousiasme et sans passion, je n'aurais pas de bibliothèque.

Et puis, hériter d'une bibliothèque musicale ! cela s'est-il jamais vu ? Il faudrait être pour cela le neveu du père Tartini ou celui de l'abbé Santini, à Rome, qui n'est pas encore mort, ou le fils de M. Fétis, ou celui de M. Bottée de Toulmon, ou celui du jeune auteur de *Robert* et des *Huguenots* qui, dit-on, a loué trois greniers pour loger ses livres, un à Paris, place de la Madeleine, un à Milan et l'autre à Berlin.

C'est moi donc, moi seul qui ai fait ma bibliothèque ; ma bibliothèque, c'est moi. J'en suis tout à la fois le fondateur, le conservateur, l'administrateur et le lecteur ; mon libraire en titre est un jeune homme que j'ai formé ; il s'appelle Legros, rue de la Feuillade : il fait particulièrement dans les livres de musique. Mon relieur en titre est M. Duru qui, grâce à mes conseils, n'a pas son pareil pour les reliures jansénistes. Quand un auteur, un ami, un inconnu, qui sait mon goût pour les livres, m'en envoie quelqu'un, je l'inscris sur la liste des donateurs. Mon catalogue m'occupe tous les jours, car tous les jours il est modifié par mes acquisitions, les reliures, etc., etc.

Comment ma bibliothèque s'est formée ? je n'en sais vraiment rien. Il y a quinze ans, je n'avais pas nn seul livre. Tout ce que je sais, c'est que ma bibliothèque vaut aujourd'hui beaucoup d'argent et que j'en ai toujours eu fort peu à ma disposition. Cela est venu peu à peu, doucement, imperceptiblement. Lorsqu'un enfant s'est amusé à creuser, avec sa main, un petit ruisseau sur le sable, au bord d'une rivière, il ne se doute pas, en voyant le lendemain le petit filet d'eau qui coule dans ce fossé, de la quantité d'eau qui a passsé par là.

Je serai plus précis en vous parlant de la situation de ma bibliothèque. Elle est située dans ma chambre. Si vous aimez mieux, ma chambre est située dans ma bibliothèque. Tenez, pour nous mettre plus à l'aise, ma chambre est

tout à la fois mon antichambre, mon salon, ma bibliothèque, ma cuisine et ma salle a manger. Cette chambre est naturellement située dans la maison que j'habite, laquelle est située dans le quartier Saint-George. Mais ce qu'il y a de particulier, de vraiment intéressant pour un mélomane, ce qui fait que je suis attaché non seulement à ma chambre, à ma bibliothèque, mais encore à la maison où je loge, c'est que, sur son emplacement même, était construite la maison jadis habitée par mon camarade Auber, père du célèbre compositeur de ce nom. J'ai perdu de vue ce jeune homme; je me souviens que nous l'appelions *Fanfan*, même lorsqu'il avait déjà atteint l'âge de dix-huit ans. Il est devenu, m'a-t-on dit, depuis lors, membre de l'Institut et directeur du Conservatoire de musique. Cela m'a fait plaisir. Ce pauvre Cherubini en faisait cas.—Pour en revenir, ce terrain, ce sol sur lequel nous sommes, a été le théâtre sur lequel Mozart a, en quelque sorte fait ses premières armes en France. La société d'élite qui se réunissait dans cette maison, l'avait adopté comme son héros, son génie; tandis que partout ailleurs, je ne parle que de Paris, le nom de Mozart était honni et bafoué universellement. On eût dit vraiment qu'il s'agissait d'un brise-tout, comme votre fou de Berlioz. Eh bien! se fut là que, pour la première fois, *Don Juan*, le *Requiem* et les *Quatuors* furent essayés devant un petit nombre de fidèles. Et à cause de cela, cette société fut appelée par les gens du monde la *Société des Fanatiques*.

Mais cela vaut la peine d'être repris de plus haut.

CHAPITRE III.

Inconvénient d'aller voir un grand homme, 1° lorsqu'on l'a perdu de vue depuis quarante ans; 2° lorsqu'on a une redingote rapiécée; 3° lorsqu'on a été éclaboussé par un fiacre.

Cette *Société des fanatiques* se réunissait, ainsi que je l'ai dit chez Auber. Auber n'était pas marchand d'estampes, comme l'ont prétendu quelques biographes. On peut être assurément bon citoyen, bon Français et être marchand d'estampes; mais enfin Auber ne l'était pas. Auber était riche, il aimait les arts; il était surtout passionné pour les gravures. Ce qui a donné lieu à l'erreur des biographes, c'est qu'il avait édité une collection, assez recherchée aujourd'hui, des gravures de la révolution française. Il mit des fonds considérables dans cette entreprise, qui n'eut pas d'abord tout le succès désirable et qui finit par le ruiner.

Cette dernière circonstance décida de la carrière de *Fanfan*.—J'appelle toujours le directeur actuel du Conservatoire de Musique du nom que nous lui donnions il y a 45 ans: c'est une vieille habitude: *interdum repuerascere juvat*. Auber ne comptait pas faire de son fils un musicien de profession; seulement, comme *Fanfan* avait d'heureuses dispositions pour la musique, son père lui laissait cultiver cet art. Mais il voulait lui faire suivre la carrière du commerce, et pour cela il l'avait envoyé à Londres. *Fanfan* s'ennuya beaucoup, dans cette capitale, de la vie de comptoir. Au bout de deux ans il obtint la permission de revenir à Paris et de laisser là la tenue des livres. Auber, qui ne prévoyait pas alors le désastre qui menaçait sa fortune, avait fini par y consentir.

(*A continuer.*)

EPISODE DE LA DIVINE COMEDIE.

ENFER.

FARINATA.

(Dante et Virgile sont parvenus au sixième cercle de l'enfer où sont punis les incrédules et les hérésiarques, condamnés à brûler dans des tombes ardentes.)

Maintenant, par un étroit sentier entre le mur de l'enceinte et les supplices, marchait mon maître et moi derrière lui.

« O puissance sublime! qui, au travers des cercles impies, me guides comme il te plait, commençai-je, parle-moi et satisfais mes désirs.

« La race gisante dans les sépulcres pourrait-elle se voir? déjà sont levés tous les couvercles, et personne n'y fait la garde. »

Et lui me dit: « Tous seront fermés quand

les morts de Josaphat reviendront ici avec les corps qu'ils ont laissés là-haut.

" De ce côté ont leur sépulture Epicure et tous ses sectateurs, qui font l'âme morte avec le corps.

" Quand à la demande que tu me fais, ici dedans il y sera bientôt satisfait, ainsi qu'au désir même que tu me tais . "

Et moi : " Bon maître, je ne te tiens mon cœur caché qu'afin de parler peu, et ceci ce n'est pas d'aujourd'hui que tu me l'as enseigné.

" —O Toscan ! qui, à travers la cité du feu, vivant, chemines ainsi parlant avec courtoisie, qu'il te plaise de t'arrêter en ce lieu.

" Ton langage te proclame natif de cette noble patrie à laquelle, peut-être, ai-je été trop funeste... "

Soudainement ces paroles étaient sorties de l'une des tombes ; c'est pourquoi, tremblant, je me rapprochai un peu de mon guide.

Et lui me dit : " Tourne-toi ; que fais-tu ? regarde là Farinata qui s'est dressé ; de la ceinture en haut tu peux le voir. "

J'avais déjà mon regard fixé sur le sien, et lui relevait la poitrine et le front, comme s'il avait l'enfer en grand mépris ; et la main prompte et courageuse du maître me poussa entre les sépulcres jusqu'à lui, disant : " Que tes paroles soient précises. "

Dès que je fus au pied de sa tombe, il me regarda un peu, et, presque dédaigneux, me demanda : " Quels furent tes ancêtres ? " Moi, désireux d'obéir, je ne le lui célai pas, mais je les lui révélai tous. Alors il dirigea son regard un peu en haut

Puis il dit : " Ils ont été cruellement contraires à moi et à mes proches et à mon parti, en sorte que par deux fois je les ai bannis.

—S'ils furent chassés, répondis-je, ils revinrent de toutes parts l'une et l'autre fois ; c'est un art que les vôtres n'ont pas encore appris. "

Alors surgit de l'ouverture découverte une ombre qui s'allongea seulement jusqu'au menton ; il me parut qu'elle s'était levée sur les genoux.

Elle regarda tout autour de moi, comme avide de voir si quelque autre était avec moi ; mais quand ce soupçon fut entièrement éteint.

Elle dit en pleurant : " Si tu pénètres dans cette obscure prison par la hauteur de ton génie, mon fils, où est-il ? et pourquoi pas avec toi ?... "

Et moi je lui dis : " Je ne viens pas de moi-même, celui qui m'attend là me guide dans ces lieux. Peut-être votre Guido *eut* pour lui trop de dédain. "

Ses paroles et le genre du supplice m'avaient déjà dit le nom de celui-ci ; c'est pourquoi ma réponse fut si précise.

Se levant soudain, il s'écria : " Comment dis-tu ? *il eut !*... Ne vit-il pas encore ? ne frappe-t-elle plus ses yeux, la douce lumière ? " Quand il s'aperçut de quelques retards que je mettais à lui répondre, il retomba en arrière et ne reparut plus.

Mais cet autre, magnanime, à la demande de qui je m'étais d'abord arrêté, ne changea point de visage, ne tourna pas le cou, ne fléchit pas les reins.

Et continuant le premier entretien : " Si les miens, comme tu le dis, ont mal appris cet art, ceci me torture plus que ce lit. Mais tu ne verras pas cinquante fois rallumée la face de la souveraine qui commande ici (2), que tu sauras toi-même ce que cet art coûte à apprendre.

" Et si tu dois retourner dans ce doux monde, dis-moi pourquoi ce peuple est si impitoyable pour les miens dans chacune de ses lois ? "

Et moi je lui dis : " Le carnage et le grand massacre qui a teint l'Arbia en rouge, est cause qu'on fait dans notre temple de pareilles oraisons. "

Après qu'il eut secoué la tête en soupirant : " Alors je n'étais pas seul, dit-il, ni certes sans raison d'agir avec les autres.

" Mais j'étais seul là où chacun était disposé à détruire Florence, et c'est moi qui la défendis à visage découvert. "

(2) La lune qui est aux enfers Hécate ou Proserpine.

UGOLIN.

Je vis dis pécheurs glacés dans un trou, placés tellement que la tête de l'un servait de chapeau à l'autre ;

Et comme un affamé mord dans le pain, ainsi le damné qui tenait l'autre sous lui, enfonça sa dent à l'endroit où le cerveau se joint à la nuque.

De même que Tydée rongea dans sa rage les tempes de Ménalippe, de même il lui dévorait le crâne et lui rongeait la cervelle.

" O toi qui montres par un acharnement de bête fauve tant de haine à celui que tu manges,

apprends-moi ce qu'il t'a fait, lui dis je, à cette condition :

" Que si tu te plains de lui avec justice, en sachant qui vous êtes et quel a été son crime, je t'en vengerai dans le monde, si cette langue avec laquelle je parle ne se sèche pas."

Le pécheur souleva la bouche de son affreux repas, et l'essuya aux cheveux de la tête qu'il avait rongée par derrière :

" Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée, dont le seul souvenir m'oppresse le cœur avant que j'en parle ;

" Mais si mes paroles doivent être une semence qui porte un fruit d'infamie au traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer à la fois.

" Je ne sais qui tu es ni comment tu es descendu ici-bas, mais tu me parais Florentin, si j'en crois ton accent.

" Tu dois savoir que je fus le comte Ugolin et celui-ci Roger. Or je te dirai pourquoi je lui suis un pareil voisin.

" Comment, par l'effet de ses mauvaises pensées, en me fiant à lui, je fus pris et ensuite mis à mort, il est inutile de le dire.

" Mais ce que tu ne peux pas avoir appris, c'est combien ma mort fut cruelle. Ecoute, et tu sauras s'il m'a offensé :

" Un étroit soupirail de cette prison qui a pris, depuis moi, le nom de Tour de la Faim, et dans laquelle bien d'autres encore seront enfermés,

" M'avait laissé voir plusieurs fois par son ouverture la lune accomplir sa carrière, quand je fis le rêve horrible qui déchira devant moi le voile de l'avenir.

" Celui-ci me paraissait, comme un maître et seigneur, chasser le loup et le louveteau vers la montagne qui cache Lucques aux regards des Pisans.

" Avec des chiennes maigres, dressées, dévorantes, les Gualandi, les Sismondi, les Lanfranchi couraient devant lui à leur poursuite.

" En peu de temps le père et les petits me paraissaient épuisés, et je voyais les dents aigues des chiens déchirer leurs flancs.

" Quand je fus réveillé avant l'aurore, j'entendis mes enfants, qui étaient avec moi, pleurer dans leur sommeil et demander du pain.

" Tu es bien cruel si tu ne me plains déjà, en songeant à ce que mon cœur présageait, et si tu ne pleures pas, de quoi donc pleures-tu ?

" Déjà ils étaient réveillés, et l'heure approchait où l'on nous apportait la nourriture, et chacun de nous, à cause de son rêve, tremblait.

" Quand j'entendis clouer au-dessous de moi la porte de l'horrible tour ; alors je regardai fixement mes enfants sans prononcer un mot.

" Je ne pleurais pas, mon cœur était devenu de pierre. Ils pleuraient, eux, et mon Anselmuccio me dit : " Tu me regardes ainsi, père, qu'as-tu ? "

" Cependant je ne pleurais pas, je ne répondis pas, tout ce jour ni la nuit suivante, jusqu'à ce que le soleil se levât de nouveau sur le monde.

" Quand un faible rayon se fut glissé dans la prison douloureuse, et que j'eus connu mon propre aspect sur leurs quatre visages,

" Je me mordis les deux mains de douleur, et mes enfants, croyant que c'était de faim, se levèrent tout à coup en disant ;

" O père ! il nous sera moins douloureux si tu manges de nous ; tu nous as vêtus de ces misérables chairs, tu peux nous en dépouiller."

" Alors je m'apaisai pour ne pas les contrister davantage ; tout ce jour et l'autre qui suivit, nous restâmes tous muets. Ah ! terre, dure terre ! pourquoi ne t'ouvris-tu pas ?

" Lorsque nous atteignîmes le quatrième jour, Gaddo s'était étendu à mes pieds en disant : " Père, pourquoi ne me secours-tu pas ? "

" Là il mourut, et, comme tu me vois, je les vis tomber tous les trois, un à un, entre le cinquième et le sixième jour.

" Et je me mis, déjà aveugle, à les chercher à tâtons l'un après l'autre, et je les appelai pendant trois jours alors qu'ils étaient déjà morts.... Puis la faim fut plus puissante que la douleur."

Quand il eut achevé, avec les yeux hagards, il reprit le pauvre crâne dans ses dents, qui broyaient l'or avec la rage d'un chien.

O Pise ! opprobre de ces belles contrées où résonne le *si*, puisque tes voisins sont lents à te punir.

Que les îles de la Capraja et de la Gorgona s'ébranlent, et qu'elles ferment comme d'une haie les bouches de l'Arno, afin que tous tes habitants soient noyés dans tes murs !

Car si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes forteresses, tu ne devais pas mettre ses enfants à une telle croix.

Leur jeune âge, ô Thèbes nouvelle ! rendait innocents Uguccione et Brigata, et les deux autres que mon chant nomme plus haut.

—Le Dante.—

Québec, 11 *Juillet*, 1844.

Nos abonnés ne doivent pas ignorer que la mise sur le pied d'un nouvel établissement tel que le nôtre entraîne des difficultés que l'on ne saurait prévenir et un trouble auquel il est impossible de remédier malgré la meilleure volonté du monde. Aussi nous croyons qu'on nous pardonnera l'irregularité qui s'est glissée jusqu'ici dans la publication et l'envoi de notre feuille, et en offrant aujourd'hui nos excuses au public nous croyons pouvoir assurer qu'à l'avenir nous publierons régulièrement tous les Jeudis, ainsi que nous l'avons promis.

Mais si nous remplissons bien notre tâche, il est juste aussi que les conditions que nous avons posées soient strictement observées. En conséquence nous prions ceux de nos abonnés de la ville qui n'ont pas encore payé le montant du premier semestre d'abonnement, de vouloir bien tenir cette somme prête pour la visite de notre Collecteur qui ne sera pas fâché du tout qu'on lui fournisse les moyens de ne voir les gens que tous les six mois.

Nous prions en même temps nos Agents de la campagne de faire la collecte de ce qui nous est dû dans leurs paroisses respectives.

Il est des paroisses où nous n'avons pas encore d'Agents établis ; en attendant, ceux de nos abonnés qui y résident voudront bien, nous l'espérons, nous faire parvenir le montant du premier semestre d'abonnement, franc de port bien entendu, et nous leur en enverrons le reçu.

Quoique nous n'aimions pas à toucher souvent cette corde qui pourrait résonner mal à l'oreille de plusieurs, nous sommes néanmoins forcés de le faire, et c'est avec beaucoup de regret nous l'assurons ; ce qui nous console pourtant c'est de savoir que le petit nombre de ceux à qui notre avertissement pourrait déplaire ont en mains le moyen le plus naturel et le plus facile de s'épargner ce petit désagrément, dont nous ne sommes que la cause indirecte.

☞La Musique ne paraîtra que Jeudi prochain, en huit pages.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jeudis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être addressées, franches de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	Boucherville.
	H. Garneau,	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	Deschambault.
	Wolfred Launière,	Saint-Michel.
	George Tanguay	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE. Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

054
M543
Canadiana

LE

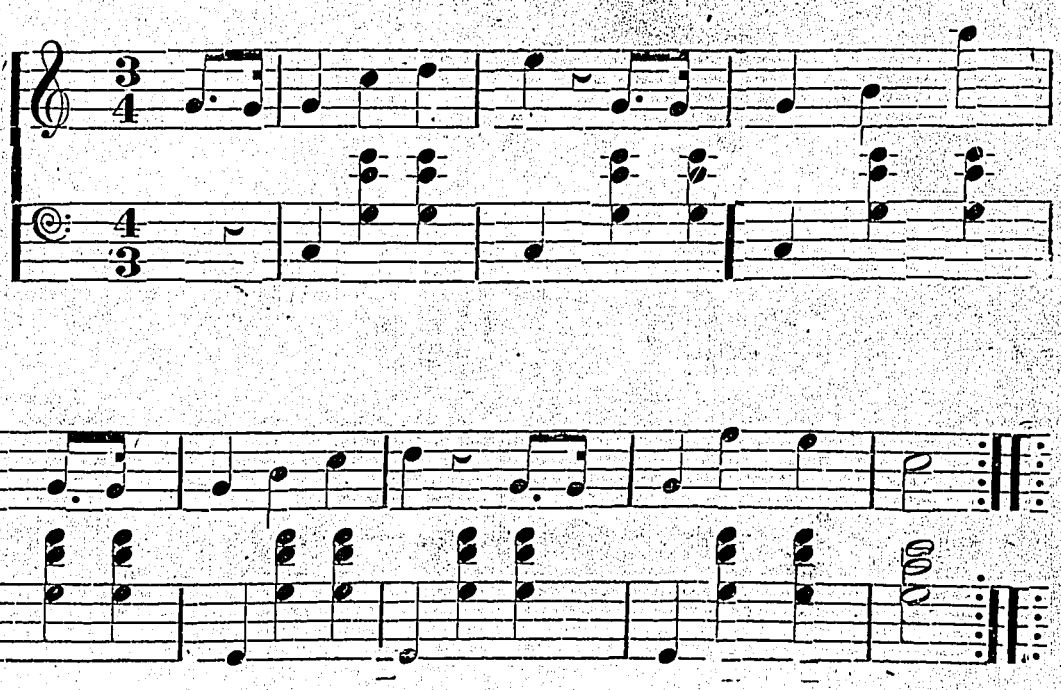
MENESTREL.

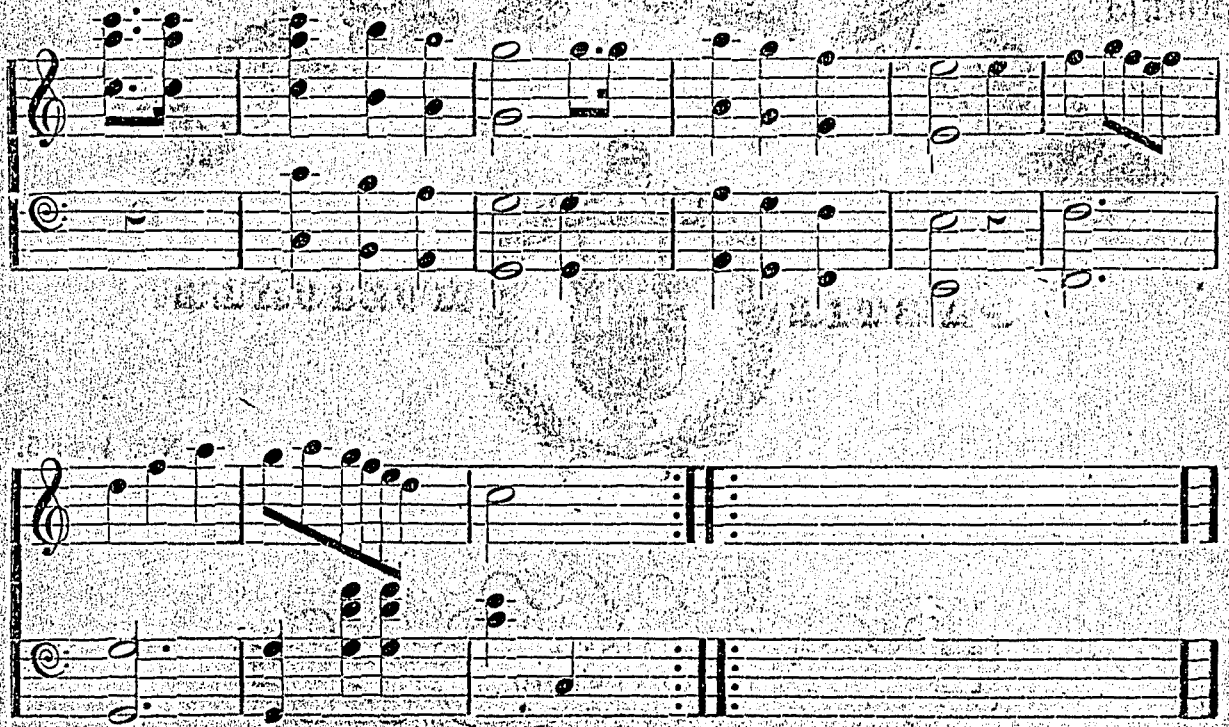
PARTIE MUSICALE.

VOL. I.] [No. 4 ET 5.

VALSE DU MENESTREL.

COMPOSEE POUR LE MENESTREL PAR C. SAUVAGEAU.

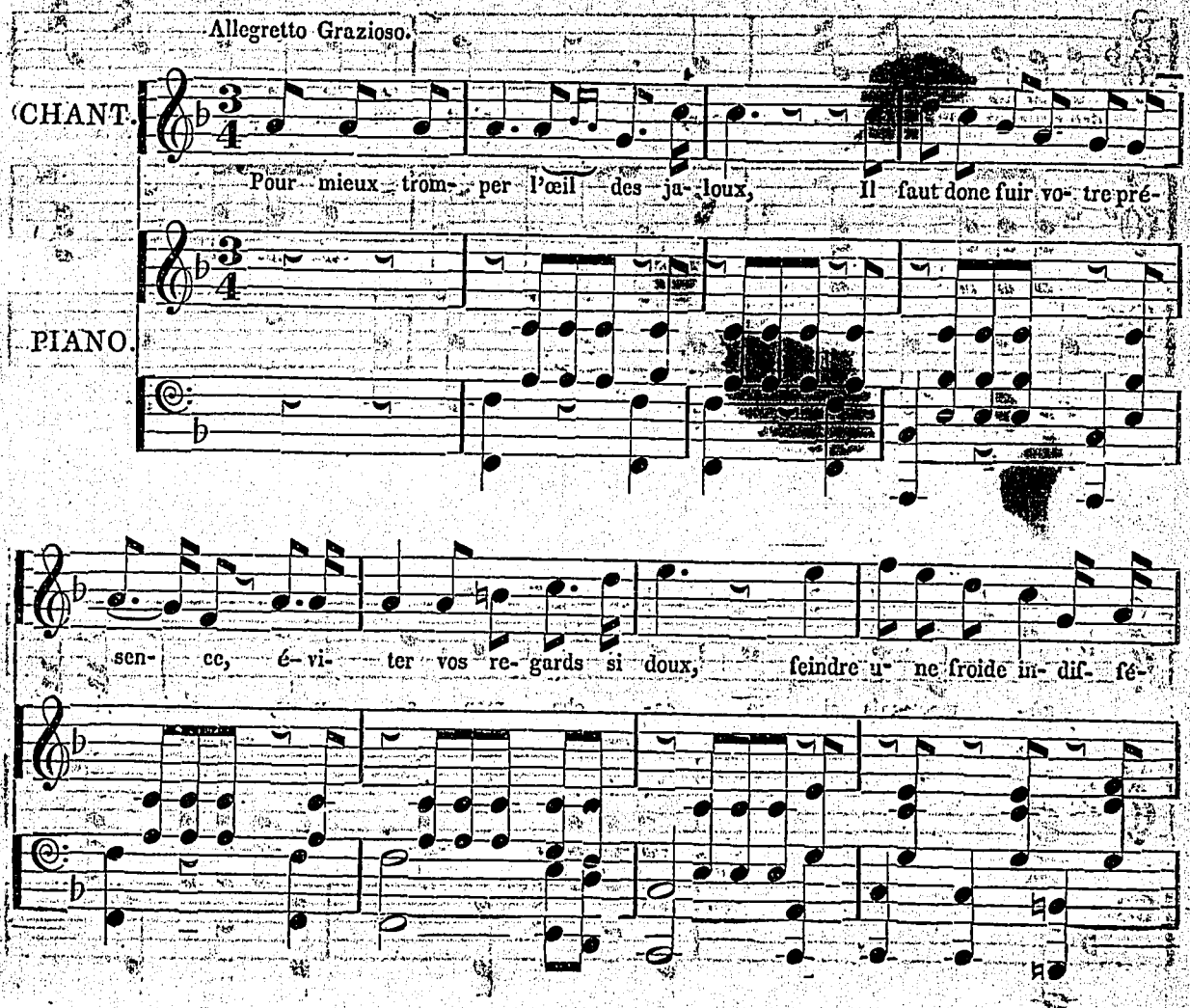


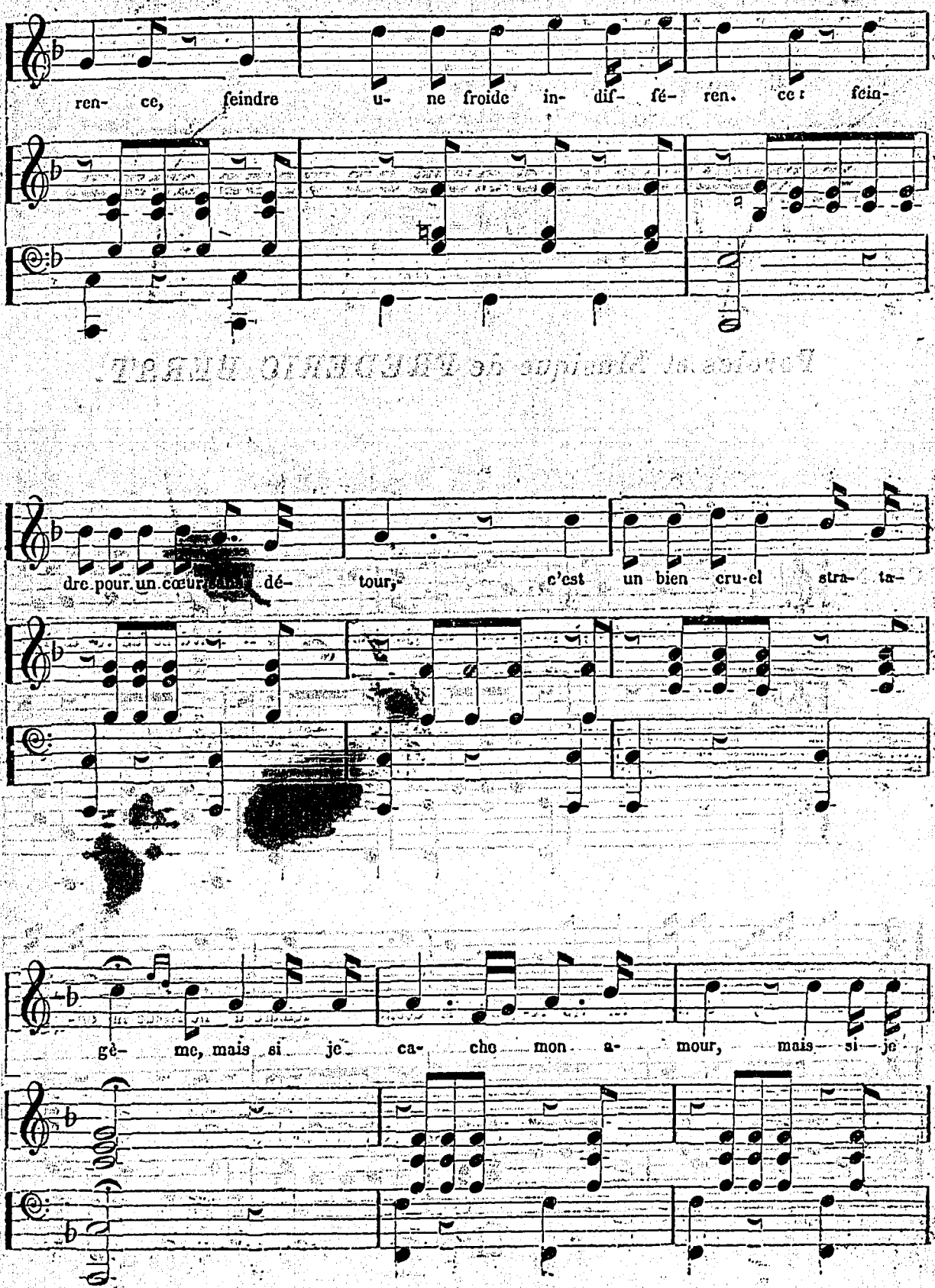


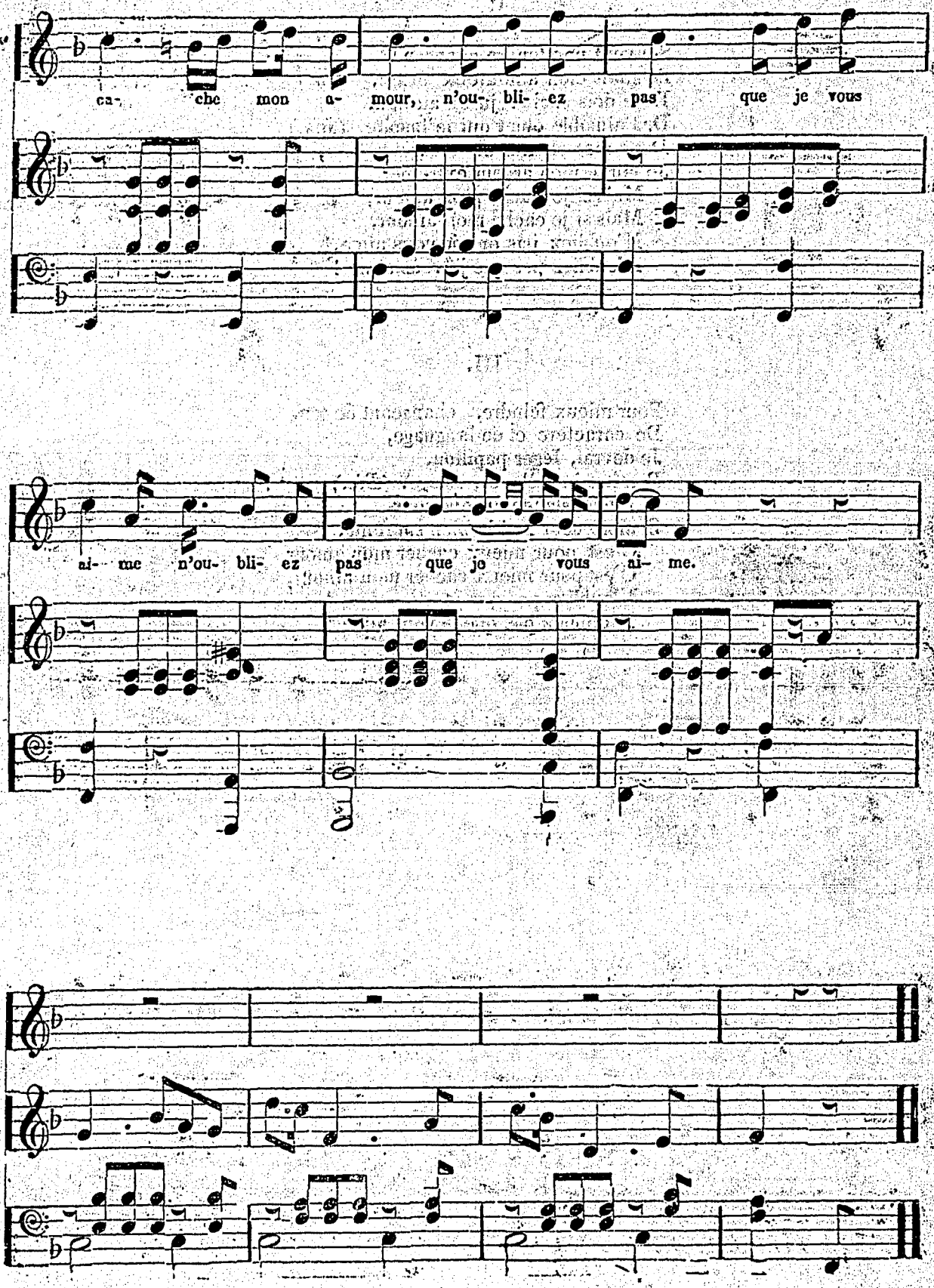
N'OUBLIEZ PAS QUE JE VOUS AIME.

ROMANCE.

Paroles et Musique de FREDERIC BERAT.

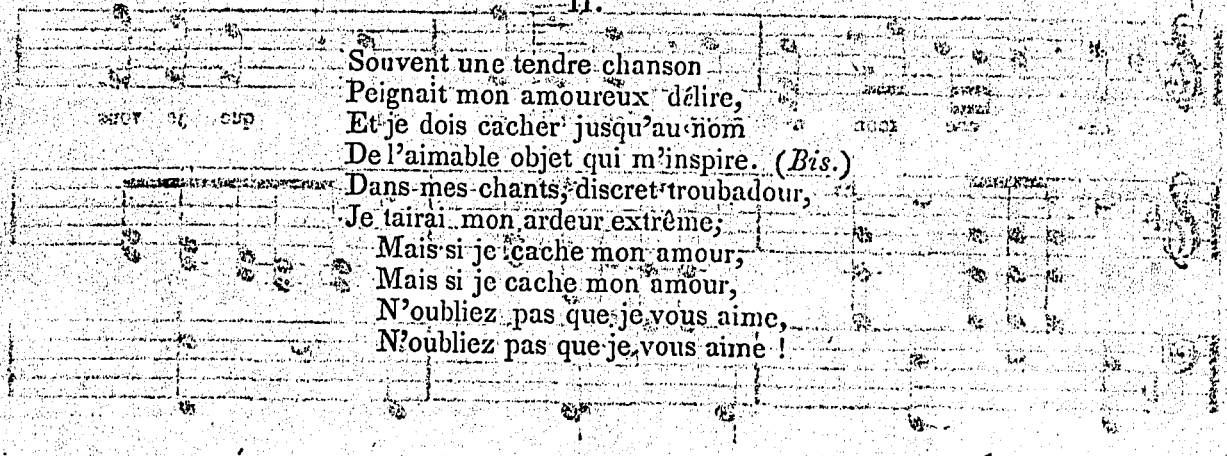



ren- ce, feindre u- ne froide in- dif- fé- ren- ce ; feindre
dre pour un cœur [illegible] dé- tour, c'est un bien cru-el stra- ta-
gè- me, mais si je ca- che mon a- mour, mais si je


ca- che mon a- mour, n'ou- bli- ez pas que je vous
ai- me n'ou- bli- ez pas que je vous ai- me.

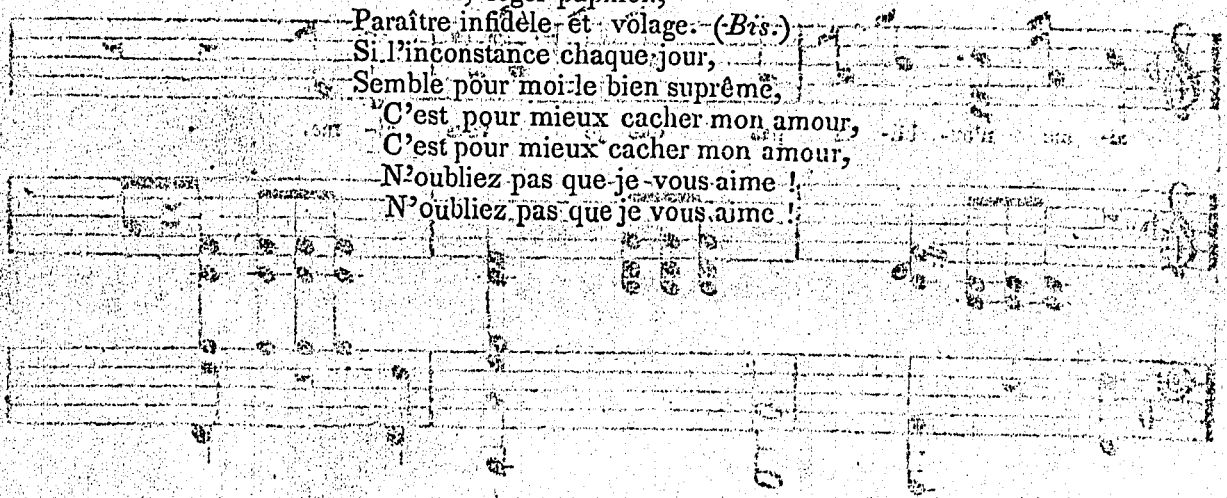
II.

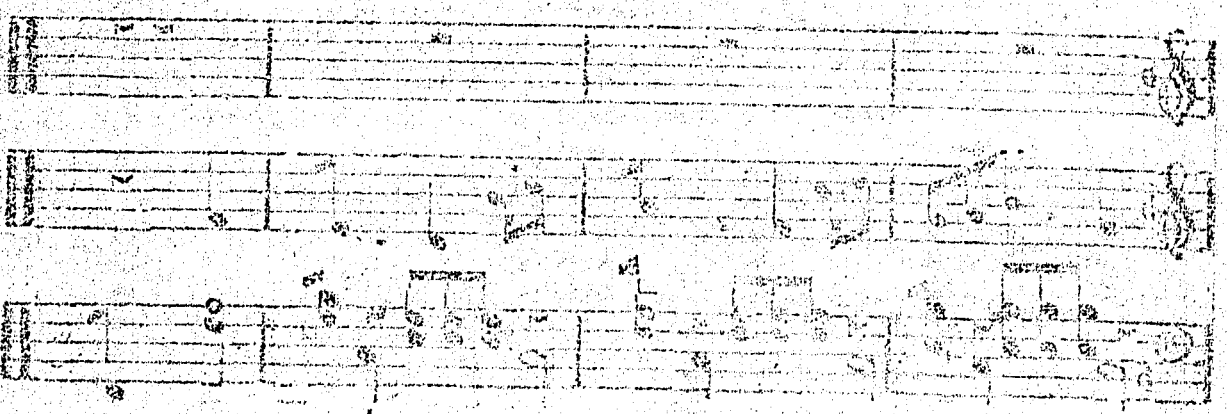
Souvent une tendre chanson
Peignait mon amoureux délire,
Et je dois cacher jusqu'au nom
De l'aimable objet qui m'inspire. (*Bis.*)
Dans mes chants, discret troubadour,
Je tairai mon ardeur extrême;
Mais si je cache mon amour,
Mais si je cache mon amour,
N'oubliez pas que je vous aime,
N'oubliez pas que je vous aime !



III.

Pour mieux feindre, changeant de ton,
De caractère et de language,
Je devrai, léger papillon,
Paraître infidèle et volage. (*Bis.*)
Si l'inconstance chaque jour,
Semble pour moi le bien suprême,
C'est pour mieux cacher mon amour,
C'est pour mieux cacher mon amour,
N'oubliez pas que je vous aime !
N'oubliez pas que je vous aime !



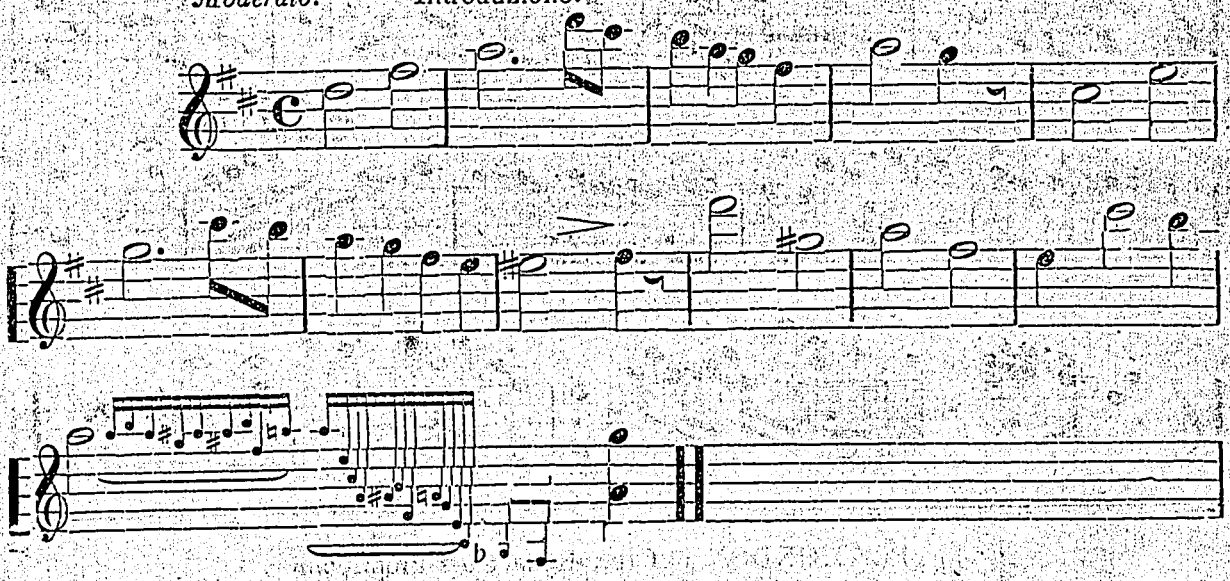


SOLO DE VIOLON.

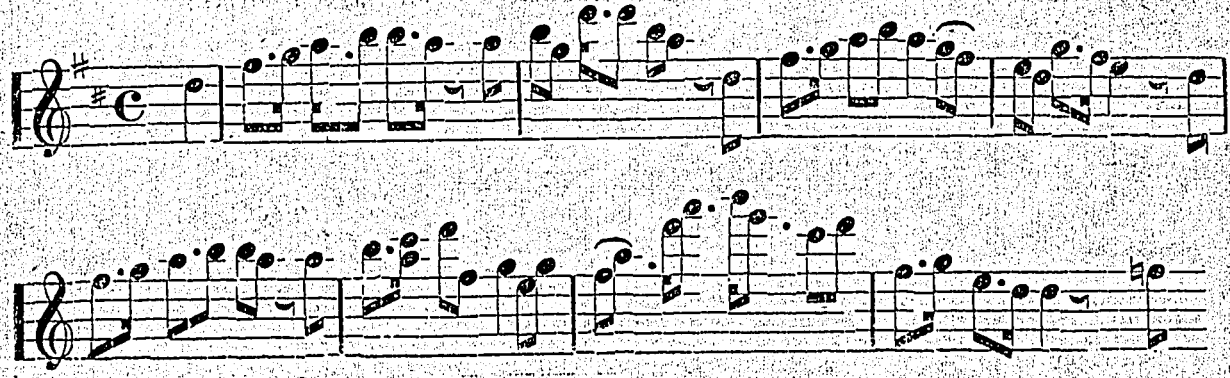
COMPOSE SUR LE MOTIF D'AULD ROBIN GRAY, ET ARRANGE PAR

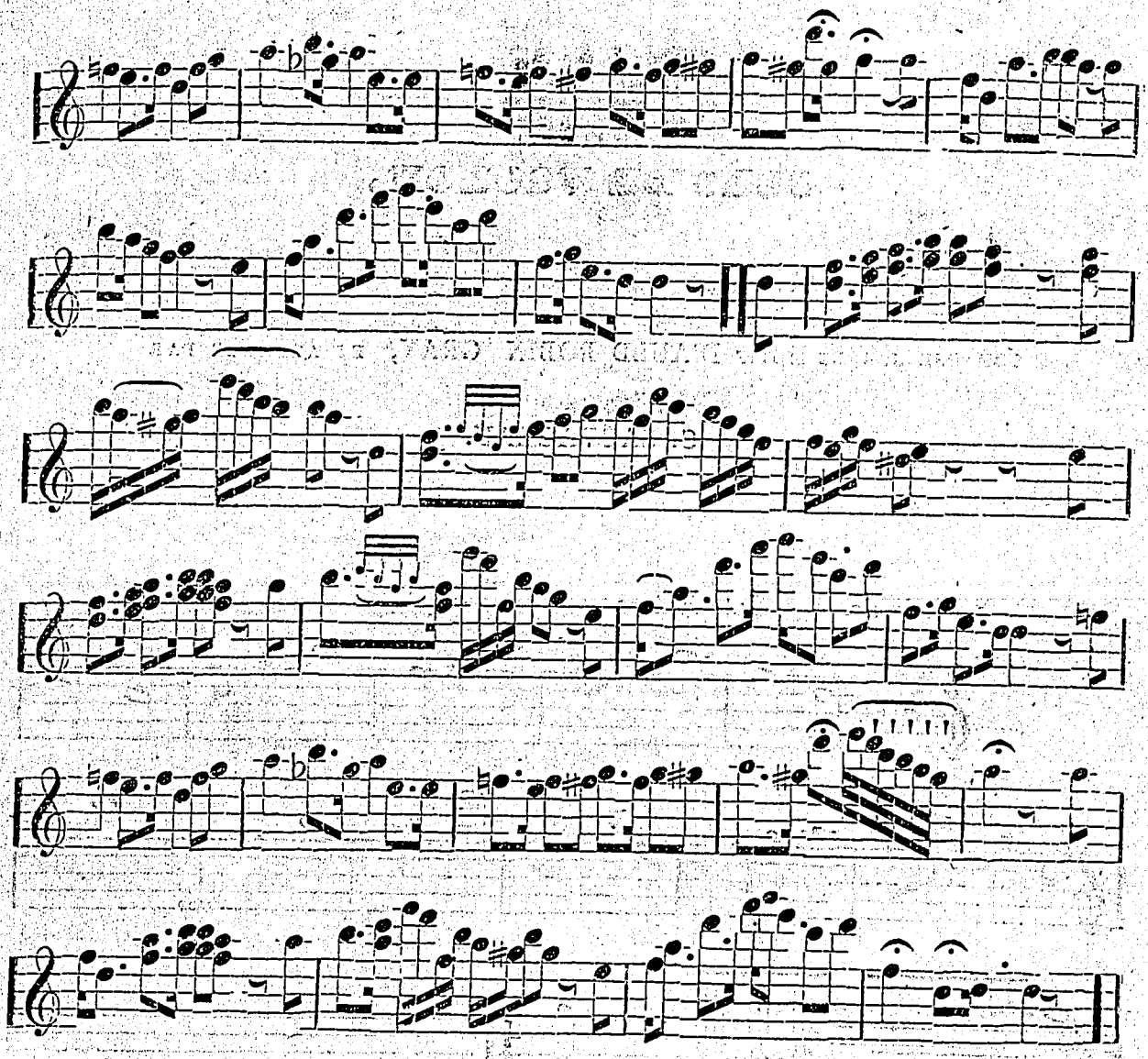
C. SAUVAGEAU.

Moderato. Introduzione.



Affectuoso.





PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.